
Christophe BOURSEILLER, Olivier PENOT-LACASSAGNE,
Contre-cultures !

Paris, CNRS Éd., 2013, 320 pages

Alexandre Eyries



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/8757>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.8757

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2013

Pagination : 252-253

ISBN : 978-2-8143-0182-5

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Alexandre Eyries, « Christophe BOURSEILLER, Olivier PENOT-LACASSAGNE, *Contre-cultures !* », *Questions de communication* [En ligne], 24 | 2013, mis en ligne le 01 février 2014, consulté le 22 septembre 2020.

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/8757> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.8757>

Tous droits réservés

elle est un échange avec son public. Elle correspond donc aussi à la temporalité de celui qui regarde. Cette double temporalité la rend riche. Ainsi l'écran est-il un support riche et polysémique.

L'ouvrage est donc une présentation des interrogations actuelles sur l'écran. Les douze contributions s'appuient toutes sur des exemples contemporains, mis parfois en regard avec les œuvres fondamentales du passé. D'un point de vue synthétique, on pourrait dire que les quatre grands axes étudiés proposent chacun des pistes qui se complètent. D'abord, le premier axe (pp. 13-38) envisage l'écran selon son degré d'activité et sa faculté de projection. En ce sens, il manifeste une possibilité de prolonger le corps de l'artiste. Il est aussi l'endroit du rêve, et donc cette fois un prolongement de la conscience humaine et artistique. Ensuite, le deuxième axe (pp. 39-78) s'intéresse à l'antagonisme du révéler et du montrer. L'écran est transperçable par le regard et masque aussi. Ses jeux liés à la monstration, voire à la démonstration s'enrichissent des perspectives qui, au contraire, s'attachent à cacher. La peinture est de l'ordre de l'ésotérisme et, parfois, le spectateur doit entrer dans une démarche herméneutique, induite par le peintre lui-même. Quant au troisième axe (pp. 79-128), il s'intéresse aux écrans picturaux. L'écran est un lieu d'échanges entre l'artiste, son public et les œuvres artistiques qui existent déjà. En effet, la peinture contemporaine considère comme un lieu d'inspiration les « tableaux » du passé que l'on peut considérer comme des écrans primitifs et ancestraux. Le quatrième axe (pp. 129-174) aborde la problématique de l'inachevé en art. L'écran semble sans limite et s'inscrit dans un contexte riche en échanges. L'art écranique se nourrit de pratiques plus anciennes. Ainsi la position contemporaine des peintres est-elle de se placer sous le signe de la collaboration.

Cette journée d'étude s'inscrit dans le cadre des recherches sur la notion d'art contemporain. L'art a dépassé de nombreuses limites et il devient difficile de l'appréhender et même de le classer. Ainsi l'esthétique peut-elle se concentrer sur certaines notions clés et l'écran est-il considéré comme un élément fondamental de la création plastique. L'écran est tableau, support intéressant et étant complètement remis en cause par les artistes contemporains qui le montrent, le démontent, le déstructurent et peignent même sur l'envers du châssis. Ces contributions trouvent leur pendant dans un autre recueil qui s'est intéressé à la même notion capitale, mais à des époques antérieures : *L'écran de la représentation. Théorie littéraire. Littérature et peinture du XVI^e au XX^e siècle* (Stéphane Lojkine, dir., Paris, Éd. L'Harmattan, 2001). Dix ans plus tard, la problématique de l'écran est toujours d'actualité, mais la contemporanéité aborde un fond plus

riche, plus réflexif et nourri de toutes les interrogations précédentes. La fonction de palimpseste des œuvres se trouve placée au premier plan. Il est impossible de créer en faisant abstraction du passé et l'écran a surtout un intérêt parce qu'il projette la globalité de toutes les interrogations liées à l'art.

Agnès Felten

CREM, université de Lorraine, F-54000

agnes.felten@gmail.com

Christophe BOURSEILLER, Olivier PENOT-LACASSAGNE,
Contre-cultures !

Paris, CNRS Éd., 2013, 320 p.

Pendant des siècles, l'idée de culture a été considérée comme l'ensemble des moyens mis en œuvre par l'homme pour accroître ses connaissances, développer et améliorer ses facultés intellectuelles (jugement, goût). Elle a également été appréhendée comme une entité formée de valeurs abstraites qui éclaire l'homme sur lui-même et sur le monde et lui permet de progresser. Enfin, elle a été définie comme la possession par un individu ou un groupe social d'un savoir étendu, encore fécondé par l'expérience personnelle. Pourtant, force est de constater que la seconde moitié du XX^e siècle a rapidement fait voler en éclats cette vision globalisante de la culture en cédant la place à une série de contestations et de ruptures culturelles qui n'ont cessé d'agiter et de bouleverser ce champ spécifique depuis. L'ouvrage collectif dirigé par Christophe Boursellier – journaliste, écrivain, chargé de cours à l'Institut d'études politiques de Paris et doctorant en histoire contemporaine à l'université Paris I Panthéon-Sorbonne – et par Olivier Penot-Lacassagne – maître de conférences en littérature française – propose une réflexion novatrice sur un phénomène pluriel, sur des manifestations riches et éclectiques portées par le désir d'une transformation radicale de la société : les contre-cultures. Dans l'avant-propos (pp. 3-19) intitulé « Qu'est-ce qu'une contre-culture ? », Olivier Penot-Lacassagne rappelle que, dans le langage journalistique, à force de mésusages, d'altérations et d'affaiblissements, le terme « contre-culture [...] devient généralement un simulacre plus ou moins audacieux de contestation, un dévouement obscur mais sympathique, une tendance anodine, un amusement banalisé » (p. 4).

Dépassant ce premier niveau – insatisfaisant – de définition, Olivier Penot-Lacassagne propose une analyse plus approfondie du phénomène contre-culturel. L'auteur explique que la contre-culture questionne le « sens du monde » et le « sens de la vie » : « Elle trouve en ce questionnement sa définition et son orientation. Complexe, plurielle, une contre-culture reconsidère

les rapports du passé, du présent et de l'avenir; et se demande où "nous" allons. En elle, se tiennent les possibilités inabouties des sociétés dans lesquelles nous vivons » (*ibid.*). Dès ses prémisses américaines avec la *beat generation*, la contre-culture a dû affronter le cynisme de la culture dominante et surmonter ses propres errements. Ainsi la contre-culture se donne-t-elle à voir comme une « "totalité culturelle" qui a son style de vie, ses médias, ses rites, sa littérature, mais aussi ses "fondements ontologiques", ses structures sociales, son économie » (p. 9). La contre-culture forme donc une alternative, et non seulement une alternance ponctuelle. Dans le texte liminaire intitulé « C'est en secret que tout repousse » (pp. 21-29), Christophe Bourseiller écrit : « La contre-culture tire sa force du secret. Elle se veut souterraine, clandestine, *underground*. En se dissimulant, elle espère échapper le plus longtemps possible à la récupération. Elle maintient son intégrité » (p. 24). C'est sous cet angle souterrain et clandestin que le concept de contre-culture a prospéré tout en mutant pour parvenir jusqu'à aujourd'hui. L'organisation du livre en quatre parties – respectivement intitulées « Contre-culture et avant-garde » (pp. 31-120) ; « Révolution politique, révolution culturelle » (pp. 121-208) ; « Ruptures contre-culturelles : *blank generation* et *new wave* » (pp. 209-256) ; « Le temps du pluriel » (pp. 257-304) – permet d'appréhender dans leur diachronie et dans leur synchronie les ruptures et contestations qui ont nourri les contre-cultures. Dans un texte intitulé « L'extrême gauche léniniste face à la contre-culture » (pp. 179-182), Christophe Bourseiller écrit : « Les groupes trotskistes n'ont que mépris pour la contre-culture. Si la Ligue communiste et l'Alliance marxiste révolutionnaire la tolèrent sans véritablement y participer; comme on sourit avec indulgence aux frasques d'un adolescent, l'Organisation communiste internationaliste marque son ferme rejet du débraillé hippie » (p. 179).

Certains des membres de ces groupes prônent avec humour la révolution de la vie quotidienne et se réclament de la contre-culture, mais sans pouvoir faire évoluer la structure militante. Le petit groupe appelé Vive la Révolution (dont les membres les plus connus sont Roland Castro, Christian de Portzamparc, Leslie Kaplan, etc.) demeure une anomalie remarquable par rapport à l'organisation classique de l'extrême gauche et apparaît comme une authentique expérience contre-culturelle. Olivier Penot-Lacassagne (« Tribus et contre-cultures », pp. 259-262) choisit de considérer les contre-cultures à la leur des nouvelles formes de tribalisme analysées par le sociologue Michel Maffesoli : « De petites entités locales, micro-groupes ou corporations affectives, se forment ainsi, communautés émotionnelles instables, ouvertes et fluctuantes, agrégations ponctuelles ou durables vivant

intensément le présent » (p. 259). Ces nouvelles tribus sont héritières des communautés hippies apparues dans les années 60 et plus spécifiquement aux alentours de 1968. Ces communautés de goûts (notamment en matière de musique) constituent des tribus contre-culturelles. Ensuite, dans une contribution intitulée « Vers une contre-culture "brune" ? » (pp. 263-265), Christophe Bourseiller se demande si l'on peut prendre en compte l'apparition d'une culture d'extrême droite structurée comme un modèle alternatif de société. L'auteur rappelle que, dans les années qui suivent mai 68, les néofascistes vivent une période spécifiquement sombre et n'ont jamais été aussi minoritaires. Ils s'assemblent et se désassemblent dans des poussières de groupuscules. Après une phase de reconstruction doctrinale, à défaut de conquérir le champ culturel, l'extrême droite a généré une contre-culture nourrie de racisme, de populisme et d'anti-mondialisme : « L'extrême droite a senti dès l'origine qu'elle devait principalement séduire les jeunes. C'est pourquoi elle a provoqué l'émergence d'un rock de droite, qui s'est cantonné dans un premier temps à la culture skinhead » (p. 264). Dans les marges du Front national, s'est développé ce qu'on appelle le rock identitaire français (rif) dont les représentants sont principalement In Memoriam, Vae Victis, Île de France, Hacktivist, Fraction et Les Joyaux de la princesse. Christophe Bourseiller recense également une cinquantaine de maisons d'édition d'extrême droite (dont Dualpha et Godefroy de Bouillon), ainsi que deux restaurants d'extrême droite, rien que sur la place de Paris.

À n'en pas douter, cela atteste de la volonté affichée par l'extrême droite de proposer un contre-modèle sociétal et politique. Cette contribution est à l'image du livre entier : elle propose une plongée et une investigation dans les milieux les plus divers, dans les mouvements politiques, groupements associatifs, coopératives culturelles qui, tous à leur manière, ont été les témoins ou les acteurs principaux d'une utopie consistant à se donner les moyens de *changer la vie* à la manière d'Arthur Rimbaud. Ce livre, riche, éclectique et iconoclaste offre une réflexion innovante et approfondie sur les contestations et ruptures culturelles passées, présentes et à venir. À ce titre, il constitue un ouvrage de tout premier plan pour décrypter les épiphénomènes et les manifestations qui constituent les contre-cultures.

Alexandre Eyries

I3M, université Nice Sophia Antipolis, F-06200
alex.eyries@yahoo.fr